

Jacques Coursil
UAG/Cornell/Irvine

Note sur Une Nouvelle Région du Monde, d'Edouard Glissant

L'esthétique que propose l'ouvrage d'Edouard Glissant, « Une Nouvelle Région du Monde » se présente comme une « poésie », entendez une « contre-poétique » ou esthétique « forcée ». Il écrit : « *Nous entreprenons cette poésie-ci d'une manière bouleversée* » ; poésie bouleversée parce qu'elle doit « *s'enfoncer dans le chaos des signes, avant de se retrouver lentement à la clarté ou à la densité d'un sens* ». Du chaos des signes, lieu matriciel et matière des poétiques I à IV, émanent des espaces de sens nouveaux, « *une esthétique nouvelle* ». Il écrit : « *Les esthétiques toujours ont rendu leur objet de plus en plus complexe, avant de l'éclairer* ».

*S'arrêter à l'incertain
Cela qui tremble,
vacille
Et sans cesse devient*

L'esthétique nouvelle dont parle Glissant est celle de « *l'autre région du monde* », région qui n'est pas circonscrite au seul lieu « *d'émergence de la parole tout au sud de l'imaginaire* » quand bien même, cette « *face cachée et sombre du globe* » est son lieu d'apparition et d'intelligibilité premier. Cette autre région, cet autre monde bouleversé, Glissant l'appelle « le Tout-monde ». « *Essayez à votre tour, écrit-il, d'écouter les quelques privilégiés qui avaient pressenti les obscurités du monde ... dans le chaos des tourments de ce monde, ils ne purent être entendus* ». Pour entrer dans la clarté de ce Tout monde, il n'est d'autre voie que de bouleverser et se déprendre de la représentation actuelle du monde et de son histoire.

L'histoire du monde ne peut pas commencer avant que ce monde ne se soit découvert. Avant cette « découverte du monde », il y a des mondes dont certains sont en contact et d'autres qui s'ignorent. Dans les représentations qui précèdent la découverte des Amériques, et que nous révèlent la cartographie européenne de cette époque, le monde dans sa réalité physique, ses proportions, sa diversité humaine et culturelle n'est pas encore apparu. Par l'aventure de Christophe Colomb et celles des autres navigateurs, on passe de la pluralité des mondes, chacun vivant sa propre histoire, à une conception globale complète. A la pluralité des imaginaires se substitue une représentation unique, la planète Terre. L'avènement de ce monde désormais unique et clos entraîne la fin de l'autonomie des mondes et parfois leur fin pure et simple. Glissant écrit : « *Le monde s'est soudain trouvé large des ces pays qui hier encore s'épaississaient dans la nuit. On a entendu le cri de leurs habitants. Le sang de terre a coulé dans la terre* ».

Avant cette coupure qui installe par la conquête une même représentation planétaire, chaque monde partiel vit dans l'indifférence de l'autre et du grand tout qu'il ne connaît pas ; chaque monde se régit par un temps dont les repères d'origine et les modes de calcul sont différenciés. Pareillement, « l'étendue » se définit par ce que chacun appelle, plus ou moins mythiquement, le monde-connu. Au delà de ces limites se trouvent les gouffres interdits. Partout, avant la coupure, l'Autre est soit absent, soit relégué aux confins problématiques du connu. Avant les découvertes des navigateurs européens, la planète se vit en solitudes éclatées. Glissant écrit : « *Il n'y avait plus de bout du monde et bientôt plus de centre* », « *la terre ne se regroupe sur elle-même que pour se juger autre : c'est un combat dont la mêlée est partout* ».

Le monde comme Monde commence donc son histoire par un bouleversement des représentations de l'espace et du temps. Sur fond de tragédie guerrière, le commencement de l'histoire du monde (au sens planétaire du terme) s'inscrit comme une eschatologie, une fin des fins de toutes les histoires. Avant le « choc », il y a des histoires, mais il n'y a pas encore de Monde ; après, il y a un Monde, mais il n'y a plus d'histoire. Glissant écrit : « *Là où les histoires se joignent finit l'Histoire* ». Et plus loin : « *Quelle mise entre parenthèses de l'histoire (des histoires) de l'homme. De vrai, toute histoire (...) a décidément été exclusion des autres* ». « *Le passé, notre passé subi, qui n'est pas encore histoire pour nous, est pourtant là (ici) qui nous lancine. La tâche de l'écrivain est d'explorer ce lancinement et de le « révéler » de manière continu dans le présent et dans l'actuel* ».

En ces temps de la coupure (XVI^e siècle européen), le monde apparaît comme un objet nouveau qui, à terme, s'imposera à tous (de gré ou de force). Ainsi, notre Monde, tel que nous le concevons aujourd'hui, est jeune ; c'est un objet neuf pour la conscience humaine : il n'est connu que depuis cinq cents ans. Glissant écrit : « *Tous les peuples sont jeunes dans la totalité monde (...) nous sommes tous jeunes et anciens sur les horizons* ». Le « choc » des mondes entrés en relation établit le monde comme « Un » et constitue le vrai commencement de son histoire. Glissant écrit : *Et voilà que la terre devenait une, et qu'en cette densité se confirmait l'Un mandaté par l'imaginaire*.

On lit dans une note du Discours Antillais : « *L'Occident n'est pas à l'Ouest, ce n'est pas un lieu, c'est un projet* ». Selon Glissant, l'Occident ne représente ni un peuple, ni un lieu, ni un repère cardinal, mais avant tout le champ historique d'un vaste projet politique et marchand. Pour l'Occident, la terre est un tout qui ne contient plus aucun lieux mythiques interdits. En une guerre de cinq siècles, l'Occident a cannibalisé la terre. « *Oui, l'histoire est désir* ». Dès le départ, le « projet Occident » se résume à un projet d'un type nouveau de colonisation et d'exploitation de la Terre, autrement dit, une mondialisation. Le projet Occident projette l'étendue comme un absolu. Cette étendue géométrisée et maîtrisée, monde sans confins ni extérieur n'a désormais plus « d'ailleurs » car au delà de l'étendue connue, c'est encore l'étendue et ainsi de suite jusqu'au retour au point d'origine du parcours. Celui qui dès le XVI^e siècle connaît et maîtrise cette épure sphérique est désormais maître de la terre. Le projet Occident, quels que soient les époques et les régimes politiques, consiste à inscrire la totalité des mondes dans l'ordre d'un monde particulier, « l'Un ». Ainsi Aujourd'hui sur la planète, devrait-on dire, il y a un monde se prend pour le Monde. En cinq siècles, d'une manière ou d'une autre, violente ou non, tous les mondes ont été vaincus ou déstabilisés. Cette conquête achevée se nomme Le Monde, car désormais rien d'autre ne porte proprement ce nom. Certes, on parle par traces résiduelles et tropiques de monde arabe, indien, amérindien, etc. mais tout en sachant qu'il n'y en a qu'un qui puisse être à la fois métaphorique, métrique et valoir comme le Tout.

« *Notre monde en a découvert un autre* » notait Montaigne dans ses Essais, puis quelques autres et puis tous les autres. On sait que ces mondes se découvrent sans réciprocité, uniquement de l'un au multiple (le monde européen vers les autres mondes). En clair, il n'y a qu'un qui « voyage » ; les autres vont et viennent dans leur étendue, mais ne voyagent pas au sens planétaire du terme. Et il y aura dans l'histoire tant de recouvrements, d'enchevêtrements, d'écrasement des cultures et des langues, heurts en tous sens et confusion des imaginaires sous l'irrésistible imposition unifiante de l'Occident, que les limites qui bornent les étendues culturelles vont peu à peu s'effondrer dans un flou que seul l'Occident semble maîtriser. Les nations x,y,z deviennent « nègres », les nations a, b, c deviennent « indiennes »

d'abord sans le savoir. Telle est cette question qu'on trouve dans le Discours Antillais. « Le premier africain razié sur la Côte de l'Or ... » connaissait-il la Côte de l'Or et savait-il qu'il était Africain ? « Côte de l'Or » est le nom d'un désir qui n'est évidemment pas le sien. « Africain » est le nom pan-continental qu'on lui attribut quand il débarque aux Amériques du ventre du bateau négrier : il devient africain quand il cesse de l'être. « *Bien sûr je ne concevais pas que j'étais africain, l'Afrique n'est vraiment l'Afrique aux yeux des autres qu'au moment de la conquête* ». Ainsi, si les européens font la découverte du monde par les navigateurs et l'héliocentrisme de Copernic, les indiens et les africains font sa découverte par la guerre, le génocide et la traite. Le texte glissantien dit la rupture des proportions des étendues, l'éclatement du temps mémoire, dans la barbarie, l'horreur et l'incommensurabilité de la mer pour les enchaînés des bateaux négriers. « Nous sommes, écrit Glissant, issus d'une « digenèse ». Dans les poétiques de Glissant, la naissance de la mémoire commence avec la fin des mondes. Avant le « ventre du bateau », je ne sais pas, j'étais autre ; le temps, pour moi, commence à cette transformation et mon histoire commence avec celle du monde (monde comme monde). Pour Glissant, « *la véritable genèse des peuples de la Caraïbe, c'est le ventre du bateau négrier et c'est l'ancre de la plantation* ».

*Une autre terre m'appelle.
C'est Afrique,
Et ce ne l'est pas.
Elle me fut terre silencieuse*

Dans la poétique de Glissant, c'est d'évidence que le monde, apparaît d'abord comme « diffracté » à la conscience des humains car dans les chocs du contact, la diversité et les différences se manifestent en premier. Ce monde diffracté est ce qu'il y avait là à découvrir ; à savoir, la « pluralité du divers ». Mais ni l'unicité du monde ni la pluralité n'existent encore, car le monde est sans conscience de lui-même. Pour que cette conscience fût, il eût fallu que chaque part puisse se penser, selon l'expression de Glissant « en présence de toutes les autres », c'est-à-dire en « Relation ». Or cette Relation est l'œuvre même de l'Un, car avant l'avènement concret et brutal de cette représentation unifiante qui n'existait pas encore dans l'imaginaire des hommes, les mondes pluriels ne forment que des « grappes de systèmes » sans liens. La diversité de ces mondes n'apparaîtra que de leur disparition dans la conscience factuelle de l'unité du monde imposée par le choc de la Relation mondiale, C'est de ce choc que s'inaugure la « Relation », ainsi nommée par Glissant parce que tel est son mode premier (Relation implique d'abord « relater ») et c'est cette relation-narration maintenue en traces mémoire qui fait lien). « Relater la Relation », comme il le souligne, c'est contribuer à réécrire l'histoire de l'unification du monde et de son apparition, c'est remettre au jour les traces des mondes détruits, dévalués, ignorés¹. « *La moitié du monde sortait des nuits, celle qui avait jusqu'alors été marquée pour être la « face sombre » du globe* », face cachée, refoulée et muette de la terre. Glissant écrit : « *On nous dit, voilà vérité, que c'est partout déréglé, déboussolé, décati, tout en folie, le sang, le vent. Nous le voyons et nous le vivons. Mais c'est le monde entier qui vous parle, par tant de voix bâillonnées* ». L'effroyable bouleversement des mondes, leur soumission, leur domination, élimination, ou colonisation, leur transbord en esclavage, leur anéantissement, leur oubli, leur déni plaident pour qu'on redécouvre le champ

¹ Je dis « ignorés », qui vient de « gnarus (raconter) » et qui donne « ignard » : l'ignard est celui qui ne peut pas raconter sa propre histoire. Ignard aussi est celui qui ne peut pas raconter l'histoire du monde.

planétaire d'une histoire dont l'écriture commence à peine. Ayant touché les rives de tous les mondes, le projet Occident, après cinq siècles, est entré dans sa phase de retour sur soi ; depuis cinquante ans notamment, il craque de toutes parts de ne pouvoir contenir tous les mondes. Aujourd'hui, après cinq siècles de conquête, le monde comme « Tout-monde », entre de nouveau en Relation avec lui-même.

Chez Glissant, la « Relation » se donne comme une catégorie d'une histoire en attente, à lire aux confins des mondes dans une méthodologie, « de la coupure, de l'opacité, des inventaires et des repères concrets ». Ainsi, note-t-il, « l'homme d'Occident crut vivre la vie au monde, là où il ne fit souvent que réduire le monde et en induire une globalité idéelle - qui n'était certes pas totalité du monde ». La catégorie de la « Relation » se présente comme un outil de pensée que la poétique propose aux sciences de l'histoire, outil qui permet de passer de la simplicité de « l'Un-monde » à la complexité du « Tout-monde » sans tomber dans les amalgames du relativisme. Il n'y a pas d'observateur ni d'observatoire de la « Relation ». La « Relation » n'a pas d'extérieur. Différente pour chacun, elle est la même pour tous : l'enchaîneur et l'enchaîné, différemment, vivent depuis 1492 une même histoire commune. Dans la Relation, il n'y a pas de détachement pur. « Découvreur/découverts s'équivalent dans la Relation ».

La « totalité monde » de Glissant s'oppose à une représentation unifiée sous un concept généralisant qui nierait les humanités dans leurs différences, mais ce n'est pas non plus la totalité arithmétique des mondes (1+1+1) ni même un pluriel grammairien. Ce triple refus s'explique facilement en langue française, car on prononce « l'Un » (grand U) pour désigner l'universalité logique, on prononce « 1 » en chiffre pour l'unité arithmétique et enfin « un » (avec petit u) pour désigner le singulier de la grammaire (Un, 1, un) : personne ne s'y perd. D'ailleurs, si la totalité glissantienne « *totalité diffractée non totalitaire* », était un totum (la totalité des mondes), l'auteur l'eût écrit au pluriel. Mais « monde » reste au singulier ; la « totalité monde » n'est pas la totalité des mondes. « *Ce qu'on appelle totalité, écrit-il, c'est l'élargissement considéré de l'horizon* ». Il faudra entrer dans la complexité de cette singularité, « *Il faudra, écrit Glissant, nous habituer à ceci que le sens ne manifeste pas-une transparence ni aucune sorte de clarté, et à penser ou ressentir dans une telle complexité. A la catégorie englobante « d'Universalité » propre au logos classique, « l'Un », Glissant oppose la contre-catégorie de « la Relation » qui n'est pas univoque mais faites de chocs et « chaos ». Toutefois, ce « chaos-monde » qui caractérisent le « divers » n'est « *ni diffusion ni confusion* » ; « *Chaque approche critique du mode de contact entre peuples et cultures fait deviner qu'un jour les hommes s'arrêteront peut-être, bouleversés par l'inouïe intelligence de la Relation qui sera en eux - et qu'alors ils salueront nos balbutiantes presciences.* ».*

*Et si vous retenez de ma parole
seulement ce goût
de terres emmêlées,
je n'ai perdu mon temps en vain*

La complexité (qui n'est nullement compliquée), il faut s'y sentir chez soi comme dirait Bachelard, il faut la choisir et se déprendre du confort de l'uniformité de l'Un. En fait, tous les discours sont opaques ou doivent être considérés comme tels, même sous une apparente transparence. Eschyle, le tragique grec ouvre cette question par une parole redoutable et close : « je parle pour ceux qui savent, pour les autres un bœuf énorme est sur ma langue ». Le « *privilège de ces annonceurs obscurs de l'obscurité vive du Tout-monde, , écrit Glissant, de ces poètes maudits, et de ces conteurs si frénétiques, et des philosophes visionnaires et des peuples*

sagaces, peuples trahis, peuples raidis sous le fouet et les boises... qui ainsi étaient libres de divaguer le monde, et qui à la fin prédisaient sa réalité. Cet obscur qui n'est ni obscur ni mystère est ce « qui maintient vive la différence ». Il écrit : « La Relation, complexe, ardue, imprévisible, est le feu majeur des poétiques à venir. Le cri du monde devient parole ».

La poésie et les arts réintègrent avec force le champ des savoirs. Glissant écrit : « Les poètes ne décrivent pas le réel comme les sciences, mais découvrent des points de vue nouveaux agrandissant ainsi l'espace des possibles ». Ainsi, démanteler par « pans » ce qui fait obstacle à l'appréhension du réel est le véritable objet d'une « poétique signifiante ». Car écrit-il : « L'une des premières difficultés qu'affronte l'écrivain touche à la manière dont il rend compte du réel ». « L'artiste a besoin d'avoir raison au moment qu'il pétrit sa création, écrit-il le scientifique a besoin de douter, même quand il a prouvé ». Et il insiste : « Les poètes ont raison contre leurs raisons insignifiées ». Les sciences d'aujourd'hui (que Glissant salue en « mystères supralogiciens de la sémantique ») ont abandonné au discours métaphysique le vocable de « connaissance » - discours que ni la raison ni les faits ne peuvent détruire -. Elles parlent désormais de déterminisme irrésolu et de complexité. L'acte poétique glissantien, l'acte du « diseur désordonné » se veut un élément de connaissance du réel « d'où, selon ses termes, l'absolu ontologique sera évacué ». En clair, Glissant oppose à la logique stable de « l'Un », les poétiques diffractées du « chaos monde ». « Dépasser, écrit-il, l'ambition exatique de l'Un, c'est construire avec patience, sans renier l'éclat primordial, les paliers d'une connaissance que l'on sait enfin approchée ».

La critique de « l'Un », « cette forteresse de la pensée » et l'histoire de sa trace dans la tragédie du monde, marquent « l'intention poétique » proprement dite. Pris dans cette Relation partout différentielle, il ne s'agit plus simplement de disposer d'un monde comme réalité à observer, mais de le concevoir comme une représentation à questionner. Car à la différence d'une image bien sphérique, la Relation mondiale, le Tout monde n'a pas de représentation. C'est un vécu à la fois historique et quotidien, un vécu refoulé, un « insu ». Ainsi, le Tout monde n'est pas une représentation de substitution, mais un espace de sens, une manière de lire, de vivre et de penser la réalité du monde. Adieu logos, adieu certitudes, universalité, absolu: « Quittons ces rêves d'enfance : nions l'Un ».

Bibliographie

COULOUBARITSIS. L

Mythe et Philosophie chez Parménide
Ousia, Bruxelles

COURSIL J.

L'éloge de la Muette
in Césure revue de la convention psychanalytique Paris

GLISSANT E.

Poétiques I – IV
Editions Gallimard Paris

GLISSANT E.

Poèmes Complets
Editions Gallimard Paris

GLISSANT E.

Discours Antillais [DA]
Editions du Seuil Paris